

Le grand chêne

Jeanne tient fermement la main d'Etienne. Leurs pas sonnent sur la passerelle.
Voilà le bateau de Grand Pa, ta nouvelle maison.

Grand Pa. La fillette ne comprend pas pourquoi Etienne l'appelle comme ça. Elle ne le connaît pas, Daniel. Sa mère avait dit : *Je suis brouillée avec ton grand-père.* Ça voulait dire quoi ? Daniel est plus grand et plus fort que sur la vieille photo cornée. Ses doigts qui viennent caresser sa joue sont immenses, poilus et sentent la forêt. Et hop ! Il la passe par-dessus la barrière avec une agilité surprenante.

Voilà deux mois qu'elle a quitté l'Oise pour Paris, deux mois que ses parents sont morts. Et l'oncle Etienne doit reprendre le travail. Il voyage beaucoup. Elle l'entend chuchoter : *Tu sais, la petite a du cran.* Daniel acquiesce. Jeanne les suit dans le ventre de la péniche. Elle s'arrête devant un chien à trois têtes. *Cerbère...* murmure-t-elle. Elle voit son grand-père qui sourit. *Tu ne seras jamais seule ici !* Dans la cale, elle découvre d'autres statuettes en bois. Des chimères, des monstres. Partout. *Les gargouilles de notre grande Dame,* ajoute-t-il avec fierté en montrant du doigt la cathédrale derrière la fenêtre. Il y en a peut-être vingt ou trente. Elle se sent observée.

Daniel lui présente son bateau : la structure en chêne, les caissons taillés dans du hêtre, l'habitable recouvert de lambris de pins, une banquette en bois exotique autour de la table. Et toutes les statuettes sont sculptées dans des arbres tendres : tilleul, poirier, noisetier... La péniche l'inquiète et la reconforte. Elle lui rappelle sa forêt. Elle ferme les yeux et respire le parfum des arbres.

Les fenêtres sont hautes. De son mètre trente-huit, elle ne voit que le ciel. Elle se met sur la pointe des pieds. La ligne des toits. Elle saute et aperçoit le fleuve qui lèche les vitres. *Bonne chance !* dit Etienne en guise d'adieu. Jeanne bondit pour le rattraper. Elle sent sous ses pieds le bateau qui s'enfonce. Elle se

cramponne. Devant elle, le frère adoré de sa mère quitte l'embarcation, le pied léger sur la terre ferme, et monte les escaliers qui mènent à la ville. La ville, avec ses rues, ses ponts et ses immeubles fiers, la ville et sa circulation à toute allure, elle n'en est plus que spectatrice, condamnée à vivre sur le Styx.

Daniel est parti dans la cuisine. Une odeur de bois chauffé s'échappe du four. Jeanne reste immobile dans la cale. Son oncle parti, elle se sent comme un rejeton qu'on a enterré dans le sable jusqu'au cou et qui attend la marée. Mais la marée ne vient pas. Et le fleuve coule, toujours dans le même sens.

Elle monte sur la banquette. Le clapot de la Seine s'agite calmement alors qu'au-dessus, sur les berges et sur le pont, les voitures s'agglutinent et forment un serpent immense de lumières rouges qui brillent dans la brume. Les Parisiens quittent la ville pour les mois d'été.

Elle regarde le fleuve. Longtemps. Les mouettes flottent, impassibles, dérivant vers l'aval, comme les branches cassées et comme des tas d'objets insolites. La vie d'en haut tombée par bribe. Elle aussi voudrait jeter quelque chose à l'eau, mais comment se débarrasser des mauvais souvenirs ?

- Tu vas en voir passer sur ce fleuve... Les fleurs lancées par celles qui n'y croient plus, les mégots de ceux qui s'en foutent pas mal et, l'été, les chapeaux qui s'envolent dans des cris stupides. Ça vaut mieux d'être ici, plutôt qu'amarré au pont de la Tournelle. J'ai déjà vu des gamins cracher... Suis-moi, je vais te présenter à ton bateau.

Jour après jour elle se laisse apprivoiser. Chaque recoin de ce monstre de bois est un mystère à explorer. Et Grand Pa sait comment l'occuper. Les matins, elle se réveille sous cette lumière qui inonde la cale, comme un seau d'eau jeté sur le pont d'un navire. *Au travail, le petit mousse !* Elle aide à vernir le bateau. Sur la coque dépolie, à l'écaille frottée, morceau après morceau, elle applique le vernis neuf avec la patience d'une esthéticienne. Elle entretient le jardin suspendu,

arrosant les plantes, découpant les feuilles roussies. Elle taille les buissons. Elle aime donner à cette nature la forme de ses rêves.

La journée ainsi remplie, Jeanne oublie presque ses parents et leur mort tragique. Mais la nuit leurs images la hantent : les cris de sa mère, la poursuite dans la forêt, les coups de feu et la cachette du grand chêne.

Quand elle revoit la scène, Jeanne monte sur le pont, puis sur le toit-terrasse et contemple le fleuve. Les gouttes de pluie qui tintent sur les toits se noient en silence dans l'eau pour s'en aller loin là-bas, vers la mer. Elle regarde ce courant inexorable. D'amont en aval. Une seconde chance s'offre à elle. Elle le sait. Cette nouvelle décennie est en train d'engloutir la première. Jeanne comprend que vivre c'est mourir un peu.

Dans ce petit jardin perché, taillé à sa mesure, elle renaît. Elle évolue au milieu des plantes qu'elle peut enlacer de son jeune corps : jasmins, clématites et narcisses. Elle s'enivre de toutes les herbes aromatiques de Grand Pa : thym, romarin, menthe et basilic qu'elle caresse doucement entre ses doigts, comme des arbres miniatures. C'est aussi au milieu des végétaux que son grand-père s'installe sur sa vieille chaise en fer, aux pieds piqués de rouille. Il ouvre sa trousse pliable de sculpteur où elle voit luire tout un attirail de burins et de gouges.

Et, inlassable, il pousse ses copeaux. La gouge taille dans l'arbre des lambeaux souples comme la peau épluchée d'une pomme, serrés comme des noix de beurre. Quand il est à l'ouvrage, le jardin de la péniche est jonché de boucles de bois. Elles lui rappellent ses cheveux qu'elle avait taillés, à grands coups de ciseaux, en arrivant chez Etienne.

Grand Pa lui apprend à deviner l'arbre qu'il taille, à l'odeur et à la souplesse, en tenant la boucle entre ses doigts. Avec son gros pinceau à vernir, elle balaie toutes celles qui sont tombées dans les plantes. Elle les rassemble en évitant

qu'elles ne se faufilent entre les lattes. Puis elle ramasse ce bouquet de copeaux, le respire à pleins poumons avant de le jeter à la Seine. De là, il dérive vers la mer pour l'éternité.

Un jour, elle aperçoit dans l'eau d'étranges poissons. Ils nagent à trois ou quatre, en combinaison noire, avec un œil immense de cyclope et un tuba. Tranquilles, ils remontent le courant.

- Est-ce que ce sont des hommes ?
- Brigade fluviale, répond Grand Pa.

Jeanne ne connaît pas cette espèce. Mais elle comprend qu'ils sont les gardiens des secrets engloutis de la ville. Elle voudrait voir ce qu'ils admirent dans l'eau. Mais elle ne peut qu'imaginer.

Grand Pa ne pose pas de question sur le passé de Jeanne. Il respecte son silence. Il lui raconte des tas d'histoires fabuleuses. Elle aime par-dessus tout celle de Jonas dans le ventre de la baleine, un conte qu'il a adapté. Le Jonas de son grand-père ressemble un peu à Robinson. Dans le corps du monstre, il a aménagé toute une savante installation. Il a profité d'un tas de ferraille avalé par l'animal pour se confectionner meubles et outils. Heureusement qu'une armée de lucioles s'est immiscée entre les fanons pour qu'il puisse y voir clair. Il se sent bien dans le ventre de la bête. Mais il a peur des autres animaux marins qui s'agitent dehors. Il perçoit leurs cris qui déchirent la mer. Alors, avec ses doigts, il dessine jours et nuits, sur les parois internes du ventre, ces fonds marins imaginaires qui rendent l'abdomen de l'animal semblable à une grotte de Lascaux sous-marine.

Un après-midi du mois d'août, Grand Pa entend Jeanne raconter des histoires aux plantes du jardin. Il hausse ses sourcils broussailleux et la regarde en souriant. Le moment est venu, pense-t-il. Le lendemain, il lui offre des petites figurines comme des santons pour donner vie à ses récits. Les personnages de bois sont assez grossiers. Jeanne les reçoit avec gravité et les colore. En les taquinant de l'ongle et en les respirant, elle sait qu'il a utilisé un arbre différent pour chacune. Dans un morceau de chêne, il a taillé une femme. Elle lui peint le visage de sa

mère. L'érable sycomore pour la jeune bergère aux cheveux bouclés. Il y a deux hommes aussi, sculptés dans un platane et dans un châtaigner. L'un prend les traits du père. L'autre, plus neutre, joue le rôle de l'inspecteur ou celui du garde forestier. Il y a aussi des animaux, une fée et des elfes sculptés dans du tilleul.

Et, pendant qu'il travaille à ses gargouilles en silence, elle fait évoluer ses contes à l'ombre des plantes, qui sont des arbres géants pour ses personnages. Jeanne a dénudé la base des brins de romarin pour les transformer en une forêt de jeunes pins douglas. Les animaux veillent sous un formidable buis rond. Et le bonzaï joue le rôle protecteur du grand chêne. Parfois la mère a réussi à rejoindre la bergère sous l'arbre. Mais la plupart du temps elle gît sur la terre. Dans toutes ses histoires, il y a un pistolet. Mais celui-là, Grand Pa ne l'a pas sculpté, alors elle l'a dessiné sur le santon paternel.

Grand Pa est affectueux. Il ne refuse jamais de prendre Jeanne sur ses genoux pour parler. Elle écoute sa voix grave tout en serrant les santons entre ses doigts. Ils restent souvent à observer les touristes qui regardent le paysage. Les rives de l'île Saint-Louis, ce défilé de façades charmantes, ardoises sur la tête, balcons et volets pour souligner les yeux. Le Paris carte postale !

Jeanne aime se représenter différemment. Un plan en coupe, avec pour ligne centrale la surface du fleuve. Immeubles, caves, parkings, métros, RER, carrières et leurs trois cents kilomètres de catacombes souterraines et, au milieu de tout cela, la petite cuvette de la Seine – moins de six mètres de profondeur – comme un tube à essai vissé entre deux rives où tout pourtant reste mystérieux. Inexploré. Elle dit à Grand Pa :

- J'ai remarqué que la plupart des gens sur les hauteurs des berges ne nous voient pas vraiment. On dirait qu'ils sautent le fleuve des yeux.

- Oui ! Ils lancent leur regard sur l'autre rive comme on décoche une flèche pour escalader le versant de la montagne adverse.

Il tire son bras comme un archer, puis il ajoute, en haussant les épaules :

- Ils sont pressés. Pour beaucoup, le fleuve n'est qu'un flot opaque. Et pas de remous de carpes japonaises pour attirer l'œil.

- Et pour toi, Grand Pa, qu'y a-t-il dans le lit de la Seine ?

- Une caverne d'épaves et de trésors coulés.

Et avec ses puissantes mains de créateur, il raconte tout ce qu'il y imagine. Les héritages disputés dont on s'est débarrassé un beau matin pour ne pas déchirer les familles, les testaments dans des coffres coulés, les livres dangereux, jetés par-dessus bord, les squelettes des crimes d'autrefois, lestés par des poids, assis les uns contre les autres, aux pieds des ponts. Et toutes les armes : les poignards, les révolvers rouillés, les sabres millénaires et des outils de fortune. Et puis, bien sûr, les cadenas des amoureux, les bouteilles des fêtes étudiantes, les téléphones des selfies imprudents et tous ces vélos parisiens... Les profondeurs unissant à jamais les siècles d'histoire.

- C'est étrange... Moi qui croyais qu'il y avait une forêt entière engloutie.

- Il y a sûrement une forêt. Tu sais, ceux qui ne regardent pas le fleuve n'ont pas d'imagination. Toi, tout ce que tu vois, tu peux le raconter. Et ça le fait exister.

- Mais, Grand Pa, est-ce que tu crois à mes histoires ?

De ses yeux verts, elle le sonde, inquiète. Il fait oui de la tête et sourit.

- Je pense que la petite bergère était vraiment très courageuse d'avoir dormi deux jours, seule, dans la forêt. Et que le grand chêne où elle s'est cachée sera à jamais son allié.

- Peut-être qu'elle n'a pas vraiment dit qu'elle avait eu très, très peur.

- Tout le monde a ses secrets...

Une légère brise s'est levée. Après un long silence, Grand Pa ajoute :

- Ta mère aussi avait ses secrets. Jeune fille, avant de connaître ton père, elle était tombée amoureuse d'un garçon qui vivait au Havre sur les bords de Seine. Elle lui écrivait souvent. Des banalités. Elle n'osait pas lui dire qu'elle l'aimait. Un jour pourtant, elle l'avait prévenu qu'il recevrait un message de la plus haute

importance. Ce message lui serait porté par les eaux. Une bouteille qu'elle avait peinte en rouge pour qu'il puisse bien la repérer, dans laquelle elle avait glissé une déclaration d'amour. Elle avait tout calculé : les 420 km du fleuve avec ses méandres, la vitesse du courant. Le garçon devait ouvrir l'œil nuit et jour s'il ne voulait pas la manquer. Et cela pendant sept jours, à compter du jeudi 4 août à 10 h. Les jumelles à la main, il scrutait le fleuve. C'était un bon nageur, il était prêt à relever le défi.

- Pourquoi pendant sept jours ?

- Parce qu'on ne pouvait pas savoir. La vitesse moyenne du courant de la Seine est comprise entre un et deux kilomètres par heure.

- Est-ce qu'il l'a trouvée ?

- Non, jamais. Et leur correspondance a cessé. Ta mère a cru qu'il ne l'aimait pas. Des années plus tard, il l'a croisée. Tu étais déjà née. Lui était devenu père aussi. Il se sont regardés. Il lui a dit qu'il avait veillé pendant les sept jours. Et qu'il avait même poussé l'attente à deux jours supplémentaires, si jamais la bouteille avait été retardée par un obstacle. Et puis, rien ne venant, il avait cru qu'elle s'était fichue de lui. Elle devait être émue par cet aveu tardif. Ils ont refait les calculs ensemble, et ils ont découvert que si la Seine avait poussé la bouteille à deux kilomètres par heure, elle serait arrivée le jeudi à 9h et non à 10h. Une heure avant qu'il ne commence à monter la garde.

- C'est Maman qui t'a raconté ?

- Non, c'est lui. Au cimetière. Il était arrivé plus tôt. Il s'est présenté et il m'a raconté cette histoire. Il s'en voulait tellement. Il l'aimait encore. « C'est moi qui aurais dû l'épouser. Et, aujourd'hui, elle serait vivante... ». Il était très ému. Comme il était très en avance, je me suis permis de lui redonner l'heure de la cérémonie. Il s'est excusé et a balbutié : « Depuis que j'ai compris comment j'ai raté la bouteille, à une maudite heure près, je prends de la marge. Toujours et partout, je suis en avance d'une heure. »

Jeanne sourit. Elle imagine le garçon qui découvre la bouteille. Heureux, il vient rejoindre sa mère et elle naît quelque temps après. Elle observe le cou de son grand-père qui vibre quand il parle, sa pomme d'Adam qui saute. Ses rides délicieuses sont des étages de colliers discrets. Elle les vénère comme les cercles de l'arbre : le symbole de la maturité. Avec ses doigts frottés au romarin, elle touche cette peau rousse, caillouteuse et tachetée. Un grain de beauté en relief retient une petite chaîne en or qui s'agite avec la voix. Elle se presse contre lui.

Discrètement, elle jette par-dessus l'épaule de Grand Pa le santon du père avec le pistolet. Le bruit qu'il fait en coulant dans la Seine est à peine perceptible. Elle sait que l'homme-grenouille le trouvera un jour et l'enfermera dans un coffre millénaire. Il s'est mis à pleuvoir quelques gouttes silencieuses. Elle se blottit au creux de Grand Pa et respire son parfum. Elle s'abrite sous le grand chêne.